

Table with subscription rates and advertising information. Columns include 'ABONNEMENTS', 'PUBLICITE', and 'Les Annonces et Réclames'.

LE PROBLEME DE L'HEURE
Ce que peut faire M. Poincaré
Le rôle que joua jadis M. Poincaré, président du Conseil, ne tentera-t-il pas le Président de la République?
Ceux qui ne désarment jamais.
Dieu de Pape et Dieu d'Empereur.

MM. Poincaré et Viviani sont rentrés en France hier matin, et l'accueil qu'ils ont reçu indique quelle confiance le pays a pu mettre dans leurs intentions pacifiques et dans leur autorité.

A moins de vingt mois de distance, il n'est pas possible d'oublier quel rôle le Président de la République actuel a joué comme chef du Gouvernement et Ministre des Affaires Etrangères, au moment où, dans des conditions presque aussi graves que celles que nous traversons, il a été, on peut le dire, l'arbitre et l'artisan de la paix européenne.

C'est à sa voix éloquente que la diplomatie internationale, que la Conférence de Londres, que les Gouvernements, ont répondu par la tactique de conciliation qui a rétabli l'équilibre d'un instant compromis.

M. Poincaré, président de la République, ne peut avoir d'autre attitude, ni de meilleure, que celle de M. Poincaré, Président du Conseil.

L'enthousiasme de l'accueil qu'il a reçu est fait à la fois de confiance absolue dans son patriotisme, dans la dignité et la conscience nationales qu'il incarne, dans son talent, et aussi et surtout dans son amour passionné de la paix.

La France démocratique qui a voulu manifester, dans le calme et la dignité, sa volonté formelle de ne point se laisser humilier et de se tenir à la hauteur des événements si tragiques qu'ils puissent devenir, a mis néanmoins tout son espoir dans l'intervention pacificatrice du premier magistrat de la République.

Elle a compris que la réserve russe est le premier résultat de l'intervention décisive du Président.

Elle attend de lui le geste décisif qui, sans humiliation comme sans bravade, assurera la paix du monde.

Un journal de la région prétend polémique avec nous, en ce moment, sur les réactions que nous avons publiées hier à propos du conflit austro-serbe.

Polemique maintenant, si... Notre thèse, qu'il appelle la « thèse des socialistes », n'a jamais consisté à prétendre que « la nation responsable de la guerre, si elle éclate, serait la Russie ».

Comme tout le monde, nous sommes convaincus que la nation responsable de la guerre, c'est l'Allemagne.

Mais au point où l'Allemagne, par les déclarations qu'elle a faites à propos de l'ultimatum austro-hongrois, a mis maintenant l'Europe, nous avons dit que c'est le Tsar qui tient dans sa main, par le geste qu'il fera, la paix ou la guerre européenne.

Si le Tsar laisse, momentanément du moins, le conflit se localiser entre un Serbie qui peut se défendre, — au dire des mieux renseignés, — et une Autriche profondément divisée, l'Europe peut sortir sans trouble de l'impassé où l'Allemagne l'a mise.

Voilà ce que nous avons dit. Et cette thèse que nous avons soutenue n'est pas une thèse ecclésiastique plutôt qu'une autre. Elle est une thèse française tout court.

Nous sommes en effet de ceux qui prétendent ne pas mêler l'acrimonie des polémiques intestines à une question aussi grave que celle qui se pose en ce moment.

Si un Ministre Ribot était au pouvoir, nous saurions faire trêve à des rancunes ou à des suspensions légitimes pour le second dans l'œuvre patriotique et pacifique qui doit être celle de la France unie.

CHRONIQUE
L'utile Suicide

L'air lourd, tiède, sans brise, avait pesé sur Paris, aveuglant les énergies, supprimant le désir et, plongeant les hommes en plus actifs même en une torpeur agréable aux paresseux, mais pénible aux âmes combattives, qui sentent leur cerveau moins vigile et leurs muscles moins solides.

C'était un de ces soirs où toutes les femmes sont jolies, où les baisers les plus pervers paraissent innocents, où les caresses les plus courtoises retiennent les hommes dont les sens s'exaltent.

Cependant, malgré le donateur de l'air, malgré les mille attraits de Paris, les façades des musées, les jardins, les voitures qui s'en vont au pas vers le Bois, où les couples s'embrassent et s'étreignent, malgré cette joie qui s'épanouissait irrésistible et tyrannique après cette journée de torpente apathie, malgré ces désirs, et en dépit de cette fraîcheur, un groupe de vieillards se précipitait dans la salle enfumée d'un café.

Un homme qui se croit célèbre parce que quelques journaux ont reproduit ses traits; son nez évasé, ses lèvres sinuées, ses cheveux gras et frangés qui poissent son col, regardait et frappait la table d'un bock vide. A ses côtés, une femme mince, pâle, l'air acariâtre et malsain de gamine vicieuse, la poitrine trop maigre et les membres trop frêles, couvait son idole du regard; avec des gestes précipités, elle passait sa main longue, ensanglantée, dans la chevelure de son amant.

Elle fumait des cigarettes opacées et déguisait un sourire en un haussement d'épaules, sous un chapeau de paille, elle se penchait, le crâne luisant, la figure vulgaire, vers eux, inexorablement cachés par des paupières mi-closées, touchait du coude son voisin assis sur un banc. Et autour de ce groupe central, qui présidait la séance, s'élevaient étalés des jeunes gens, l'air résigné et las; un vieillard qui venait de vilipender les bourgeois et de fustiger quelques auteurs en vogue s'épongeait le front. Le garçon s'était accoudé à une table et somnolait malgré le vacarme.

Les vrais poètes, les hommes qui sentent avec violence et qui ont trop de pudeur pour battre monnaie de leurs émois, de leurs souffrances ou de leur perversion, n'étaient pas réunis dans cette salle enfumée, où ces artistes précipités et nerveux, naïfs et aigris, se livraient à des questions d'ordre professionnel. Ils venaient observer les éditeurs à l'imprimerie leurs procès, dissimulés et incognito, et à payer leurs vers académiques et prétentieux au poids de l'or. Pendant que ces ratés, déçus, discutaient et s'échauffaient, les véritables artistes goûtaient la volupté de cette nuit unique; ils poussaient dans ce soir enivrant de émotions lancinantes qui devaient vivre et fructifier. Allégres, sous la lampe, un bocheur peinait sans doute, il surchargeait des épreuves, se colletait avec une phrase rétive, des travailleurs téus résistaient à la tentation de flâner, de se griser, comme d'autres d'air frit et d'amoncelés, un air d'indolence naïve, criaient, s'interpellaient, buvaient, hurlaient... Le tapage était infernal, des jeunes gens s'invectivaient; un rhéteur prodiguait les mots sonores; un artiste qui se croyait doué du sens des affaires invoquait des statistiques et citait des chiffres. D'autres discutaient chimériques problèmes d'esthétiques ou d'essences questions sociales et, de ce flux de paroles, émergeait parfois la voix chantante à l'accent faubourien du poète-président aux cheveux gras.

Vers le milieu de la soirée, un jeune homme se leva et prit le parole; ses confrères se désintéressèrent avec curiosité et étonnement de la personne ne le connaissant; ce n'était pas un habitué des brasseries littéraires. Les plus de son veston noir, flottaient sur le torse; deux, ses pommettes saillaient et deux rides profondes qui joignaient le nez aux commissures des lèvres, le donnaient un air d'indolence triste et d'énergie contenue. Il ne dut pas crier pour dominer le bruit; sa voix mesurée et grave, son articulation nette et lente subirent bientôt cet auditoire las de hurler et de discuter. Il dit d'abord des paroles très simples et sincères. En vain, le public aux cheveux gras, envieux et mécontent, tenta-t-il d'interrompre le nouveau venu; un chut vigile lui imposa silence et, avec un grimace amer, qui plissa son front et arqua ses nez sur sa moustache broussailleuse, il enfouit la tête dans son bock puis regarda avec une insouciance feinte les spirales de sa cigarette.

Un homme s'était levé et dit d'un air satisfait et d'indolence, jette dans Paris l'épouvante et la consternation.

Il signe tous ses méfaits d'une marque rouge vif portant ce signe et ces deux lettres J O C.

Et cela plonge le Préfet de Polles et ses plus fins limiers dans un abîme d'incertitude, d'autant plus profond que les mêmes jours, aux mêmes heures, le personnage fantomatique, — le même à n'en pas douter — est vu dans des endroits très distants les uns des autres sur des témoins dignes de foi.

Mais nous voulons laisser à nos lecteurs la surprise du véritable secret de cette marque rouge vif.

La Griffe incarnate
Qu'il nous suffise de leur dire que quand ils auront commencé la lecture passionnée du chef-d'œuvre.

EDMOND CHAR
Il ne regretterait pas le temps qu'ils lui consacreront chaque jour.

A partir de Dimanche prochain
En des phrases limpides, sans ostentation ni préciosité, il parla du monde moderne qui dédaigne l'art et préfère les émotions stoc-

Le Conflit austro-serbe et l'Europe
Journée d'attente, de préparatifs et d'indécision

La rentrée en France de MM. Poincaré et Viviani. — Accueil enthousiaste pour ceux que le peuple considère comme des messagers de paix.

La Russie n'est pas intervenue. L'Autriche affirme qu'elle n'attentera pas à l'intégrité du territoire Serbe. Les préparatifs militaires en Europe.

La situation générale est restée stationnaire — si elle ne s'est pas améliorée hier — mais les puissances continuent à prendre d'actives mesures de précaution.

Le retour en France de MM. Poincaré et Viviani, que la population parisienne a acclamés, apporte une détente que vient accentuer une déclaration officielle de l'Autriche, annonçant au Gouvernement russe qu'elle a la ferme intention de respecter l'intégrité du territoire serbe.

Tout espoir de médiation et de paix prochaine ne doit pas être abandonné. Comme nous l'avons fait précédemment, nous publions ci-dessous, dans l'ordre de leur arrivée, les dépêches, d'ailleurs moins importantes que celles d'hier, de nos correspondants et des agences.

COMMENT LE PRESIDENT EST RENTRE

Il fut vivement acclamé à Dunkerque

Dunkerque, 29 juillet. Il fut quelque peu ému, au retour du chef de l'Etat en France où le rappelle le plus grave des devoirs.

La « France », portant M. Poincaré et M. Viviani, et le « Jean-Bart » avaient fait des prodiges de vitesse pour regagner Dunkerque à toute vapeur, en quittant les eaux danoises.

A sept heures et demie du matin on apercevait au large de Dunkerque vers Gravelines, un épais panache de fumée. C'était la « France » qui arrivait en radio. Le « Jean-Bart » avait poursuivi sa route, en grande hâte, pour regagner Toulon.

Sur le quai de Dunkerque M. René Renoult, ministre des Travaux publics et M. Abel Ferry, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères faisaient les cent pas. M. Trépoit, préfet du Nord arriva dans la nuit est avec eux, ainsi que MM. Debierre et Trystram, sénateurs, MM. Défosse et Claude Cochin, députés, M. Terquem, maire, M. de Lavenay, sous-préfet, M. Hutter, président de la Chambre de commerce, le général Bichon, gouverneur, etc.

Un remorqueur, manœuvré par les matelots de l'Etat attend, amarré à l'écluse Trystram. Un capitaine de frégate le commande. Comme on annonce l'arrivée de la « France », M. Abel Ferry et M. Trépoit, préfet montent à bord. Sous ses pavillons qui flottent le remorqueur s'éloigne vers la haute mer.

M. René Renoult va visiter, en attendant, des travaux du port. M. Terquem, maire, estime que son devoir est d'attendre au quai le Président pour lui souhaiter la première bienvenue sur le sol de France.

L'Arrivée de M. Poincaré et la conversation à bord de « La France »
Le remorqueur, à bord duquel je suis, file à toute allure. Nous passons les jolies îles de l'archipel de la « France », les « monstres » de « drednought » qui pointent de longs canons vers tous les points de l'horizon. Tout l'équipage est rangé sur les ponts. Nous voyons M. Poincaré, en veston bleu, coiffé d'une casquette marine et M. Viviani en d'un gilet de chambre et d'un pantalon de chambre, les yeux, tous deux appuyés sur le bastingage et regardant un peu révérentement cette terre française qu'ils ont quittée et peinte et qui attend maintenant si ardemment leur retour.

M. Abel Ferry est pressé d'aborder le vaisseau présidentiel. Il serre contre lui un gros portefeuille où en lettres d'or, on lit : Affaires Etrangères.

